I see [typography] threatened by the camera, the etching fluid, and by the (at present) harmless and inoffensive 'typewriter', in the keyboard of which lies the germ of something much greater in the future.

What of the book a century from now? Terry Belanger draws an analogy between horses and books — increased sentimentality associated with declining use — with books as objects of play, or display, rather than work — a grim picture. But is it? Perhaps, as Davison suggests, we need to keep in mind the idea of an adventure in common, bibliographical scholarship encompassing more than what McKenzie labels that 'privileged textual medium,' the book.

GILLIAN FENWICK

Trinity College, University of Toronto

Robert Estivals, dir. *Les sciences de l'écrit. Encyclopédie internationale de bibliologie*. Paris: Éditions Retz, 1993. 576 p.; 290 FF. ISBN 2-7256-14287.

Voilà un ouvrage qui ne manque pas d'ambition! À l'heure où il n'y en a que pour le «village global» et les «autoroutes électroniques», l'idée de publier un dictionnaire encyclopédique portant sur les «sciences de l'écrit» fait presque figure d'héroïsme. Le contraste suggère, prête un goût macabre à cette synthèse qui se veut pourtant fondatrice d'une nouvelle légitimité, délimitation d'un espace spécifique de recherche. Et si ses auteurs n'étaient en réalité que des thanatologues de la civilisation écrite. . . .

Ambitieuse cette publication? Oui. Fruit de la collaboration de l'Unesco et de l'Association internationale de bibliologie (AIB), qui en est le maître d'oeuvre, elle regroupe plus de 250 articles, rédigés par 84 auteurs, appartenant à plus de 18 nationalités différentes et venant de multiples horizons disciplinaires. Par delà le tape-à-l'oeil quantitatif, ces chiffres illustrent bien l'ampleur de l'entreprise collective et laissent présager la complexité de sa réalisation qui aura nécessité plus de cinq années de travail continu et d'acharnement éditorial. Faire tenir entre deux cartons la somme des multiples regards, des multiples discours scientifiques sur la «parole visible» dans le monde tenait du défi.

Ambitieuse, elle l'est surtout par son projet scientifique. L'avant propos rédigé par Robert Estivals ne laisse pas de doute. *Les sciences de l'écrit* veut «faire le point sur la bibliologie» et procéder à la délimitation de son territoire. Mais il s'agit ici d'une bibliologie encore en pleine mutation, non plus entendue comme science du livre — ce qui était son sens courant jusqu'au tournant des années 1980 — mais dans une acceptation plus large de science de la communication écrite. Cette mue, ce glissement sémantique par son apparent caractère hégémonique prête flanc à la critique: il charrie avec lui les effluves d'une volonté manifeste de positionnement dans le champ scientifique et universitaire. Justifié ou non, c'est

ce glissement que tente en quelque sorte de cautionner cette synthèse. Elle veut rendre compte de «la renaissance de la bibliologie», des ses fondements théoriques et méthodologiques, la «rendre visible» et «illustrer les acquis», tout en profitant de la coopération internationale pour croiser les recherches en cours et favoriser ainsi l'éclosion d'une «assise définitive» à la problématique de la bibliologie. Entre les sciences de l'information d'un côté, la bibliographie et la bibliothéconomie de l'autre, les «sciences de l'écrit» cherchent leur voie.

Traité de bibliologie *Les sciences de l'écrit* est aussi et avant tout un riche dictionnaire encyclopédique où un système d'indexation intégré incite au vagabondage intellectuel. Plutôt qu'un index alphabétique placé en fin de volume, chaque article est accompagné d'un index complémentaire, tandis que les mots soulignés dans le cours du texte renvoient à des mots définis ailleurs dans le dictionnaire. Les thèmes développés sont inspirés du schéma de classification de la bibliologie défini par Jean Meyriat et Robert Estivals. Ils vont de la théorie, de la méthodologie et de l'histoire de la bibliologie, à de brèves biographies de bibliologues morts, à la description des principales institutions qui mènent des recherches dans ce domaine et au développement de la recherche bibliologique dans différents pays. Une part importante de l'ouvrage est consacrée à une vingtaine de disciplines particulières de la bibliologie (archivistique, bibliographie matérielle, codicologie, grammatologie, etc.) et aux disciplines extérieures (histoire, sociologie, psychologie, etc.) qui collaborent étroitement à l'explication des phénomènes de la communication écrite. D'autres articles s'intéressent aux systèmes d'écriture et aux systèmes graphiques, d'autres aux supports d'écriture, aux textes, aux «techniques et arts graphiques», tandis que d'autres encore abordent les «catégories d'objets écrits», les «structures d'édition et de distribution», ou bien «la conservation et l'utilisation de l'écrit.»

Variés donc, les textes sont cependant de qualité variable. Les onze articles de fond consacrés à la bibliologie proprement dite et aux «disciplines auxiliaires» (économie, histoire, sociologie, psychologie, etc.) qui prêtent leur expertise à la compréhension des différents aspects de la communication écrite constituent les murs de soutènement de l'édifice encyclopédique. Ils définissent en quelque sorte une «théorie collective de la bibliologie.» À leurs côtés, plusieurs textes laissent à désirer. Contraints parfois par les exigences éditoriales, certains n'ont pu qu'enchaîner à la suite des idées clés plutôt que de procéder à une synthèse éclairante (à titre d'exemple, voir l'article concernant la bibliographie matérielle), d'autres ont laissé l'analyse au profit de réflexions personnelles (voir notamment l'article sur la littérature de jeunesse). Cependant, le directeur de l'ouvrage est conscient de toutes ces lacunes et expose, avec une honnêteté intellectuelle rare, les limites inhérentes à une entreprise de cette envergure. On ne saurait cependant passer sous silence de trop nombreuses coquilles: compréhensibles lorsqu'elles ont trait à un répertoire bibliographique ou à des institutions hors-France (AQEI pour AQÉI, p. 22; Antonio Drolé pour Antonio Drolet, p. 470), mais gênantes lorsqu'elles impliquent des figures connues (Alain Chartier pour Roger Chartier, p. 287).

Peut-être aurait-il fallu montrer moins d'empressement à publier *Les sciences de l'écrit*. Collation d'une telle somme de connaissances et d'informations sur

l'écrit, appelée à rester pour de nombreuses années le livre de référence dans ce champ d'étude, il aurait mérité un plus grand soin. Quelques années supplémentaires de maturation aurait permis à l'ouvrage de donner sa pleine saveur. Malgré ces remarques, *Les sciences de l'écrit* est là pour rester. Il forme, avec *La chose imprimée* (Retz, 1977), un diptyque référentiel incontournable et stimulant sur la culture de l'écrit.

FRANÇOIS MELANÇON
Université Paris I